

Le passage des funambules

Sonia Boudreau

Numéro 102, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boudreau, S. (2009). Le passage des funambules. *Inter*, (102), 103–109.



YVES TREMBLAY / LA FIN DES RÉGIMES (DÉTAIL)

LE PASSAGE DES FUNAMBULES

SONJA BOUDREAU

À trois heures du matin le 10 mars 2008, notre groupe, la plus importante équipe d'artistes étrangers ayant foulé le sol de Cuba¹, est déposé en cette cité unique au monde, La Habana. Le décalage humain nous projette quelques heures plus tard, habitants du « premier monde »², dans ce *no man's land* touristique où tout semble suspendu, entre la carte postale et la réalité.

C'est alors que nous nous retrouvons au matin, nouveaux riches nord-américains, devant et dedans ce pays pauvre mais instruit, où deux millions de gens astucieux cherchent constamment à nous séduire. Nous logeons dans le *centro* de la métropole de Cuba et son esthétique garage. La terrasse, sur le toit de l'hôtel Lido, nous maintient dans l'humidité complexe d'un climat dense et nous offre une vue imprenable sur ces textures rappelant des toiles d'Anselm Kiefer. Offrant tantôt des quartiers complets d'immeubles en décrépitude et, au tournant d'une rue étroite, des architectures coloniales grandioses, cette ville élaborée sur lit de galets rongés regorge d'histoire visuelle. Tous les courants architecturaux se côtoient intimement, nous permettant de passer, en une demi-journée, de l'opulence baroque à l'art déco. Même chose pour les odeurs sublimes du café et du chocolat, des brumes de *cigarros* qui se mélangent à celles des chats de crevasses se putréfiant au soleil des trottoirs.

Que se passe-t-il dans cette ville qui marche et roule à deux vitesses, où circulent deux monnaies, où deux mondes se côtoient sans communiquer entre eux sauf dans le secret des *psst ! psst ! ?* Avec son ambiance si particulière, La Habana tourmente le rêveur et fait danser les passions. De longues heures marchées chaque jour, les paradoxes humains s'empilent sous nos semelles impérialistes. Le rationnement restreint les habitants, mais l'étranger ici peut avoir tout ce qu'il désire. L'offre domine la demande, nous sommes au *sea, sex and sun paradise*.

Artistes colonisateurs, officiers de la profession, nous débarquons avec notre art préaffranchi, nos concepts préétablis, nos démarches égocentriques, bien scellés dans des caisses de transport. En piétinant les rues de cette ville au décor de rêve surréaliste, tenant serré ce visa culturel dans mon ventre, j'ai des questions qui me tourment constamment dans la tête. Il faut bien l'admettre, je suis une mauvaise touriste. Fendue dans la face cachée du monde : celle où le temps est suspendu, mais où les humains sont encore humains. La musique du Buena Vista Social Club soulève mes pieds. Trop, même. À chaque pas je croise des regards sans bouche, des yeux vides, des gens qui ne vont nulle part, qui rêvent à la disparition, qui cherchent à améliorer le quotidien de leur quotidien. Cerveaux blindés et bombes désamorçées, poussier de révolution. Personne ne peut être indifférent devant cette cité aux mille mystères. Questionnant mes collègues, je constate ne pas être la seule à être hantée par cette ville depuis des mois. La Habana représente-t-elle cette *Ville de Cavafy*³ ? Plus de nouveaux pays, plus de nouveaux rivages ? Nous poursuivra-t-elle pour toujours ?

Tu dis : J'irai vers d'autres pays, vers d'autres rivages. Je finirai bien par trouver une autre ville, meilleure que celle-ci, où chacune de mes tentatives est condamnée d'avance, où mon cœur est enseveli comme un mort. Jusqu'à quand mon esprit résistera-t-il dans ce marasme ? Où que je me tourne, où que je regarde, je vois ici les ruines de ma vie, cette vie que j'ai gâchée et gaspillée pendant tant d'années.

Tu ne trouveras pas de nouveaux pays, tu ne découvriras pas de nouveaux rivages. Cette ville te suivra. Tu traineras dans les mêmes rues, tu vieilliras dans les mêmes quartiers, et tes cheveux blanchiront dans les mêmes maisons. Où que tu ailles, tu débarqueras dans cette même ville. Il n'existe pour toi ni bateau ni route qui puisse te conduire ailleurs. N'espère rien. Tu as gâché ta vie dans le monde entier, tout comme tu l'as gâchée dans ce petit coin de terre.

Qui plus est, nous étions en ce pays pour l'événement *Arte de Québec en La Habana* organisé par Le Lieu. Des 25 artistes de notre groupe qui étaient invités à présenter un projet, quelques-uns avaient déjà goûté à ce pays. Comment ne pas être touché par ce qui se passe, et ne se passe pas, sur cette île de souvenirs encastrés ? Cela se voit, se sent et donne à voir, à vivre, des œuvres aux sensibilités différentes, humaines, souvent touchantes. Je me suis intéressée davantage à ces propositions qui créent des correspondances entre les peuples, qui marquent des liens avec ce pays et ce qui s'y vit, ce que nous y avons vécu.

Parfum de tempêtes

L'œuvre qui a le plus troublé, laissant le plus d'incompréhension dans le groupe est sans doute celle du duo Doyon-Demers. Après une semaine en ce lieu, nous croyons comprendre un peu mieux ce peuple. Mais lorsque les quelque 300 personnes présentes au vernissage se jettent comme des loups affamés sur les 3 000 savons de l'installation, toutes nos barrières mentales s'effondrent. Une installation artistique faite de produits de consommation rationnés représente un cadeau inespéré. Œuvre sensible ? Provocatrice ? Acte colonisateur ? Comment interpréter la distribution de bonbons de Doyon-Demers ? La tentation : une montagne de savons Alpen Secrets déployant ardemment leurs couleurs Life Saver et leur odeur *tutti frutti* dans toute la salle. Tout est englouti dans les poches, sacs, chapeaux, en dix minutes. Sachant que chaque Cubain reçoit un savon par mois, nous imaginions que cela arriverait. Bien que ces savons leur étaient destinés, la réaction fut d'une intensité désarmante pour nous qui ne sommes pas habitués à voir le bonheur conquis par la violence⁴.

CAVAFY, LA VILLE



Les traces de la tornade : emballages plastiques, odeur futile de pommes vertes artificielles, souillures de glycérine sur le plancher et quelques curieux venus pour l'exposition. Seul le bouche à oreilles des employés du centre avait suffi à assembler cette foule. Cette œuvre qui emprunte au principe de l'art contextuel entraînait les participants à s'impliquer dans le processus artistique sans même savoir qu'ils étaient face à une œuvre d'art actuel. Tout porte à croire que, pour eux, il s'agissait d'une offrande. Le lendemain, les mêmes « savons-émeute » se vendaient deux pesos sur la rue Obispo. L'appât à humains est devenu appât du gain. Cela questionne les dimensions esthétiques sensibles et anthropologiques de l'art contextuel comme art de l'instant qui infiltre les quotidiens, et conduit à une réflexion sur la définition même de l'art et les limites de l'œuvre. L'intervention artistique se termine où et quand ? Et jusqu'où pouvons-nous infiltrer l'inconscient collectif ?

Sous un autre angle, de l'intérieur de la salle, il est étonnant de constater qu'une discrète construction de maisons de cartes, installée précairement juste à côté, est demeurée intacte. Comme au-dehors de ces quatre murs, les vestiges perdurent ici. L'ouragan humain qui vient de déferler trace un parallèle avec cette œuvre de Jean-Claude St-Hilaire. La maquette imperturbable, fixée dans le temps, évoque ces ouragans, forces de la nature qui ont visité Cuba au cours de son histoire. Disposée au sol sur un lit sablonneux brunâtre, cette délicate architecture en cyclone peut aussi évoquer *l'Ouragan sur le sucre de Sartre*, texte dans lequel il écrit : « Le passé vient voir Cuba », en parlant de la révolution. Ne pourrions-nous pas dire la même chose après chaque ouragan, savonneux, humain, sablé, historique ou récent comme celui qui est passé peu après nous ? Les artistes québécois, pour la plupart, ont visité Cuba en s'inspirant de son histoire. Est-il surprenant qu'en soufflant sur des poussières qui ne sont pas tout à fait décantées, le passé se rafale, nous rattrape et nous percute de plein fouet ?

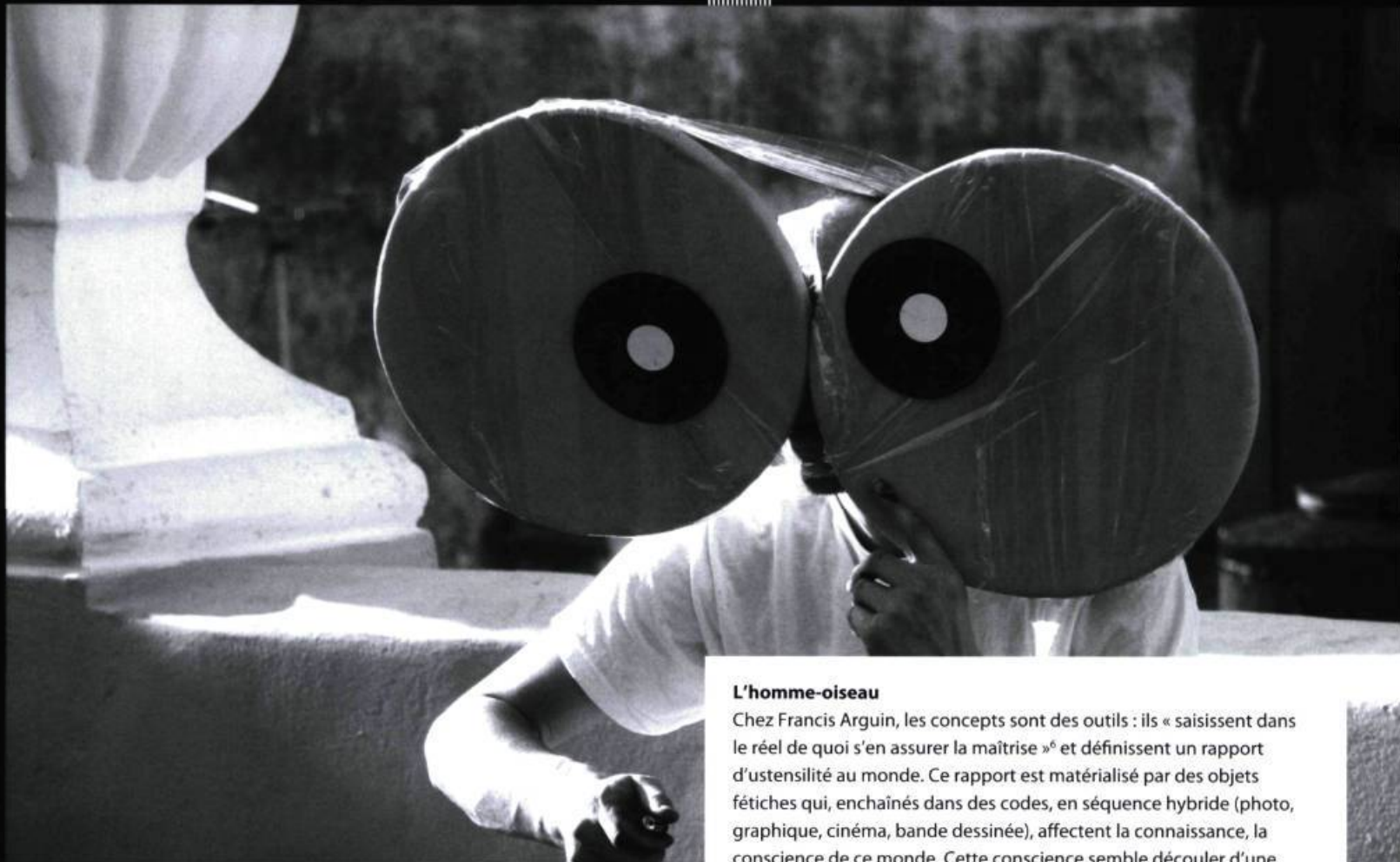


JEAN-CLAUDE ST-HILAIRE / FLORA



DOYON/DEMERS / REGALO (CADEAU)





FRANCIS ARGUIN / COTIDIANO ROJO

Public non conquis

Qui a vu ou entendu la performance d'Érick D'Orion ? Il est difficile, *a priori*, de répondre à cette question. Le problème, s'il en est un, est que la prestation de D'Orion a eu lieu au même étage que la montagne de savons, encore sous clé. Dès les premiers sons, la tension monte, les impatients s'effarouchent devant la porte de la salle d'exposition du deuxième étage. D'Orion ne réalise pas ce qui se passe, devant lui il sent une foule agitée, ce qui est stimulant pour la création en direct. L'ambiance est à son paroxysme durant deux ou trois minutes où les sons-bruits, interrogeant le vocabulaire du *noise*, accompagnent étrangement la pression exercée par le raz-de-marée épiant la porte. Et soudainement, plus personne : ils ont tous immergé la pièce voisine en quelques secondes. L'artiste qui s'était préparé à livrer une intervention sonore d'environ trois quarts d'heure se retrouve du coup abandonné de son public. Une musique qui se veut concrète bascule son créateur en plein cœur d'une scène qui lui semble bien abstraite.

Plusieurs mois après l'événement, Érick D'Orion cherche toujours la raison ou la logique de ce qui s'est passé à ce moment. « Je pense que les Cubains ne sont pas du tout intéressés à la musique électroacoustique ! », dit-il. Assistons-nous à la preuve que toutes les formes d'art ne débarquent pas aussi facilement sur cette île ? Le public cubain perd-il ses repères devant un alignement de sons qui s'éloigne de la salsa ou du reggae town ? Malheureusement, je crois que, tout simplement, cette situation émane de la mousse amplifiée des savons. Toutes les évidences ne s'imposent pas lorsque l'on parle d'hygiène sonore.

Les réflexions créatrices de D'Orion portent principalement sur la réinterprétation, l'appropriation et la relecture de certains concepts de l'histoire de l'art, en particulier le dadaïsme. Ainsi, si l'on prend en considération le caractère inusité de la situation dans laquelle il a été plongé, n'y aurait-il pas là de bonnes pistes de travail ? Là où l'auditoire lui-même déstabilise le créateur ? Simplement, ce public est-il impatient face à l'Art des Amériques qui ne les touche pas vraiment, qui ne réussit pas à les retenir devant la tentation ? « En plus, je jouais sur des caisses américaines », souligne D'Orion, parlant des haut-parleurs prêtés par l'ambassade canadienne.

L'homme-oiseau

Chez Francis Arguin, les concepts sont des outils : ils « saisissent dans le réel de quoi s'en assurer la maîtrise »⁶ et définissent un rapport d'ustensilité au monde. Ce rapport est matérialisé par des objets fétiches qui, enchaînés dans des codes, en séquence hybride (photo, graphique, cinéma, bande dessinée), affectent la connaissance, la conscience de ce monde. Cette conscience semble découler d'une impression des objets sur les sens. Ainsi, il offre une performance imprimée comme un souvenir où les situations s'enchaînent poétiquement. Inconditionnels, les objets sont là, ceux qui se glissent entre les êtres humains, comme des témoins. Arguin déploie ces objets dans une suite frénétique découpée en diapositives. Ne pas chercher de fil narratif, nous ne pouvons marcher dans ces traces qui ne nous appartiennent pas. Derrière ce délire pictural coloré se cache un univers singulier auquel nous n'avons pas accès. Et, puisque nous sommes devant cette conception du monde où la sensibilité découle de la manière dont l'humain est affecté par les objets, le choix des « ustensiles » maniés par l'artiste nous indique qu'il est déjà passé par La Havane. Cela nous place, comme public *in situ*, devant des images esthétisantes, mais également chargées de sens.

Il déballe, un peu maladroitement, ses sacs comme pour nous offrir des présents en forme de scènes imagées. Il place les items en orbite autour de lui et façonne des tableaux. Des antennes se mettent en mouvement, celles qui s'entassent chaotiquement sur les toits des bâtisses *trash* du Centro Habana, mais pour capter quoi ? Ensuite, deux tasses, une table au ventre prédécoupé se retire délicatement, laissant un trou comme dans un album jauni par le temps où une photo a été retirée. *Expresso* ! La monnaie, ce symbole d'échange, est jetée par-dessus les remparts du décor. La *boca*, bouche écrite, non ouverte : que dirait-elle ? *Oh fuck* ! Le fusil, la main qui a mal à ce fusil, très mal, intense douleur de l'arme au corps. Le matériau transcende son opérateur, il prend corps. Qui, quoi contrôle ce corps et que fait-il ? Celui-ci semble tout à coup s'autopunir d'avoir porté l'arme, suscité des larmes. Dans une autre scène, plus ludique, un drôle d'oiseau distribue des œufs durs, comme des *flash-back* de ceux qui nous sont distribués chaque matin, nous offrant du même coup cet objet symbolique rapportant les concepts de conscience et de liberté. D'un côté, cet œuf cosmique qui représente la naissance du monde et, de l'autre, l'œuf du nid qui joue la dialectique de l'être libre et de l'être enchaîné. Quoi qu'il en soit, que l'on se réfère à l'un ou l'autre de ces symboles, cet œuf, *pattern* du quotidien, est cuit dur, et l'artiste, le spectateur, l'Homme, « est un oiseau sans ailes »⁷.

Ritournelle ironique

Tracée au courant de la plume, une ribambelle de mots s'enroule sur les parois intérieures de la petite salle sur le toit. Martin Dufrasne et Carl Bouchard ont joué esthétiquement d'un appliqué de lettres empreint de légèreté, enchaînement libre aux couleurs féériques. Cependant, une attention particulière à la banderole de fête et on comprend que ces mots, intentionnellement liés pour n'en former qu'un seul, se contredisent. Si bien qu'on peut imaginer les maillons cursifs se contracter et s'étirer d'eux-mêmes jusqu'à faire éclater l'élasticité de l'enfilade : *armar dominati3n duttyfree adorne modernizar arquetipo politico cundia...* Ce qui paraît être au départ une joyeuse ritournelle est en fait une chaîne qui porte un lourd boulet. Le fait que l'œuvre soit présentée dans un espace clos renforce l'idée d'emprisonnement : rêve lyrique en rubans pris entre quatre murs ; prison de l'expression, juchée en haut de cette tour d'ivoire de l'institution artistique. Dans une autre salle de l'étage en-dessous, je découvre une intervention anonyme au mur qui, entre deux installations de collègues, se décalque en un clin d'œil subtil. Même typographie, un rappel, le jeu de mots contamine les lieux. Un seul y est collé : *equivocaci3n*. Au



CARL BOUCHARD ET MARTIN DUFRASNE / UNE RÉVOLUTION



CINDY DUMAIS / DÉBOÏEMENT/DISLOCATION

premier abord, un joli lien syntaxique vers l'équivoque. On croit facilement à la suspicion. Méfions-nous, car en espagnol *equivocaci3n* signifie « erreur », et ce, sans aucun doute ! Quelqu'un a-t-il fait erreur ici ?

Le travail du duo Bouchard-Dufrasne est stratifié : élaboré en couches qui font du sens entre elles. De cette manière, la performance vient colliger l'installation. Les deux artistes sortent de la cage à mots dans un lent mouvement rotatif, illustration d'une révolution qui tourne en rond devant un public averti. Ils sont eux-mêmes prisonniers, inconfortables, têtes *menottées* par un double carcan-miroir qui leur reflète leur propre image en pleine face. Tels les deux visages de la société cubaine, ils ne peuvent se détacher l'un de l'autre. À leur taille, des distributeurs à monnaie, utilisés par serveuses et chauffeurs de taxis dans les années soixante, leur permettent des échanges commerciaux. Les transactions sont difficiles. En plus grande partie, les devises étrangères tombent au sol. Ils révolutionnent lentement jusqu'au moment de retourner au point de départ pour laisser, dans la pièce confinée, l'artefact de cette révolution. J'ai vu en dix jours tant de vestiges de la révolution de 1959 qui dorment dans la ville... J'imagine ces mots qui flottent encore dans l'air opaque et tous ceux, tabous, qu'on ne peut prononcer. Surtout, évitez de dire le nom de Castro, frottez vous plutôt le nez⁹. Et toutes ces fausses libertés cachées par les ombres des voitures emblématiques et des maisons en boîtes de crayons à colorier.

L'artiste déboîtée

Engagée sur une route qui est la sienne, l'artiste décortique et se démantibule, exerçant sa création dans l'expérience vécue à partir de son propre corps. Dans l'œuvre de Cindy Dumais, le déboîtement du corps qui se déploie dans l'espace est relié au déboîtement schématique de la pensée. Des casseaux de plâtre effrités par le transport font analogie à ce corps qui s'étirole, tout comme le processus réflexif qui met en boîte les idées pour tracer, d'une ligne de crayon parfois sinieuse, le parcours d'une pensée. Ainsi, Dumais fait son chemin petit à petit dans le processus artistique. Telle une

araignée, doucement elle tire ses fils, crée les liens personnels, relie les points de fragilité. L'artiste explore de nouveaux territoires physiques et mentaux, transportant toutes les parties d'elle-même dans des compartiments à bagages. À un point d'arrivée, elle défait ses valises et s'installe méthodiquement. Le corps se désarticule sémantiquement dans le lieu inconnu avec un désir d'articulation des concepts. Elle est ici, à Cuba. Ailleurs, mais toujours en tiraillement entre le corps et l'esprit, questionnant d'abord sa propre personne comme matériau et comme sujet de recherche. Passer par soi-même : un miroir pour voir le monde à l'envers afin de comprendre l'envers du monde et ce qui s'y passe.

Aussi, les boîtes peuvent servir à ramasser. Dumais semble user de méthode pour catalyser le savoir issu de ses expériences en de petits contenants distinctifs. Comme le personnage d'une boîte à surprise, je l'imagine entrer dans un de ces petits boîtiers et sortir par un autre. Se sortir un peu ici comme une tortue qui vient jeter un œil hors de sa carapace. Ou un poisson qui se sort la tête de l'eau quelques secondes, le temps de gober une mouche. Sustentée, l'artiste retourne à travers elle-même à la recherche de sens, de réponses. Elle y fera des nœuds avec ses fils et coudra des parties ensemble, peut-être pour tenter des réparations, des chirurgies mineures. Elle tracera des lignes sur le papier et dans l'espace de même que la vie trace sur nos corps ses marques de l'expérience. Elle archivera, refermera les plaies, pour conserver le souvenir qui commence avec la cicatrice⁹.

Recette chimérique

La migration des artistes cubains, dans une démarche de travail, est-elle possible ? *Hospedaje por proyecto de arte* est un projet d'Yves Tremblay qui propose aux artistes une immigration virtuelle. Trouvant ardue la communication entre créateurs cubains et québécois, il les invite au rapprochement en leur offrant courtoisement l'hébergement sur son site Web. La forme utilisée évoque de l'art qui flotte, dans le monde virtuel, un espace d'incertitudes reliées à la fois au médium et à la situation politique. Bien que pour nous ce médium n'ait pas de frontières, l'accès à Internet, nous l'avons constaté,

est pratiquement inexistant à Cuba. Malgré cela et connaissant leur ingéniosité légendaire, nous pensions quand même que les artistes trouvaient le moyen d'y accéder plus facilement. Il est difficile de concevoir que nous pouvons évoluer comme artistes sans la liberté d'expression de la toile.

Sur place, Tremblay proposait une installation qui invitait les visiteurs vers son projet d'art Web. Tels des échantillons de rêve du déplacement, des images répétées de la dérive ont été parsemées dans un espace circonscrit : un fond de bol. Les bols, allégories de la terre, font office de réceptacles à de petites îles de gras comme des espoirs flottants. Les îlots illustrent le principe de la vinaigrette : le gras ne se dilue pas. Même si l'on tente le mélange, les particules se reconnectent, l'île se reconstitue, on se referme sur soi-même. Le bol est également cet instrument qui sert à nourrir, référant au potentiel nourricier du Web dans un travail artistique. Ne reste plus qu'à réussir la recette. Malgré les bonnes volontés, la tentative de mélange est presque illusoire. Tremblay joue sur l'utopie puisque l'accès à Internet est proscrit à Cuba, cette activité étant qualifiée de « contre-révolutionnaire » par le gouvernement. Évidemment, les mois se sont écoulés sans qu'aucun Cubain ne réponde à l'appel. (www.yvestremblay.net)

Douces solitudes

Entre le pouvoir et la résignation, au-dessus du vide, étirer son désir jusqu'à la mer. Claudine Cotton revisite l'installation présentée au Lieu en 2006. À Québec, on pouvait y voir une représentation des 50 étoiles de lard du drapeau américain. Ici, il n'y a qu'une seule étoile, comme sur le drapeau cubain. Dans cette fable, Cuba et Québec se rencontrent. L'artiste nous livre une réflexion critique de façon passive, douce, oisive. Une œuvre géopoétique pour gens seuls aux pieds croisés. J'y vois une certaine nonchalance des peuples conquis qui dorment, suspendus, à l'ombre des étoiles. Le hamac, ficelé et élastique, s'allonge à l'image de Cuba et aux couleurs du Québec. Les deux pays, l'un au-dessus de la mer et l'autre au-dessus d'un pays, sont victimes de la graisse dégoulinante du voisin situé entre les deux. Le coq peut-il manger le renard ? Il n'y

a pas d'animaux dans l'installation cette fois-ci, comme dans sa version originale, seulement l'espoir en cage. La menace est contenue sous son embargo. Des fanions quittent la fenêtre jusqu'au sol dehors, en chantant gentiment « Partons la mer est belle ». Embarquons-nous sans bruit. Chut !

Les valises

Dans toute la complexité de cette double exposition¹⁰, un tapis rouge était déroulé aux artistes québécois, sans thématique particulière, sans autre fil conducteur que la présence ici de représentants de trois centres d'artistes québécois¹¹. Somme toute, nous pouvons dire que plusieurs propositions *in situ* convergeaient vers ce grand thème de la liberté, comme nous l'avons vu chez Arguin et Bouchard-Dufrasne. En général, nous étions devant des projets prudents, de l'ordre de la flexion, du soi vers l'autre ou de l'engagement envers la pratique artistique elle-même, comme chez Dumais et Tremblay. Pour leur part, certaines « œuvres transportées » ont fait la preuve que la mondialisation de l'objet d'art ne s'appliquait pas nécessairement partout. Au contraire, d'autres « projets recontextualisés » se sont faits autoporteurs, visitant des thèmes universels qui pouvaient s'adapter à toutes les situations géographiques et politiques.

Prenons par exemple la naïveté de l'avion en papier fabriqué par l'enfant et lancé au hasard de l'air. L'avion d'une des photos d'André Barrette devint comme cela, tout léger. Accrochée délicatement au-dessus de la porte d'une salle de la Phototeca, la photo laisse voir un avion qui semble vouloir disparaître dans le grain de l'image ou à travers un signal brouillé. Une autre photo nous donne l'impression de voir par une fenêtre cathodique un message de propagande flottant dans le ciel qui pourrait être une devise américaine : *all U can eat* ! Ici la carte de rationnement restreint le Cubain moyen à 1,5 g de sucre blanc par mois, 2 kg de sel, 250 g d'huile, 1,5 g de mayonnaise et un rouleau de papier de toilette par jour.

La liberté est chèrement acquise chez Henri Louis Chalem. Un petit bateau se retrouve béant à la dérive au centre de la grande mare des canards. Même le petit vent qui

arque ses voiles délicates ne lui permet pas d'avancer. Il patauge dans la pataugeuse, minuscule arche de Noé ou navire du conquérant qui part à la découverte de rien du tout. Nous nous complaisons à regarder tout ça de l'extérieur, tout-puissants. Une projection, un monde construit d'images, d'images construites de monde. Grâce à l'altération des échelles nous ramenant encore une fois à l'idée d'une maquette, l'installation questionne l'espace comme un espace immensément plus grand, un espace intérieur, l'espace-temps d'un départ, d'une quête, d'une fuite, d'une vie...

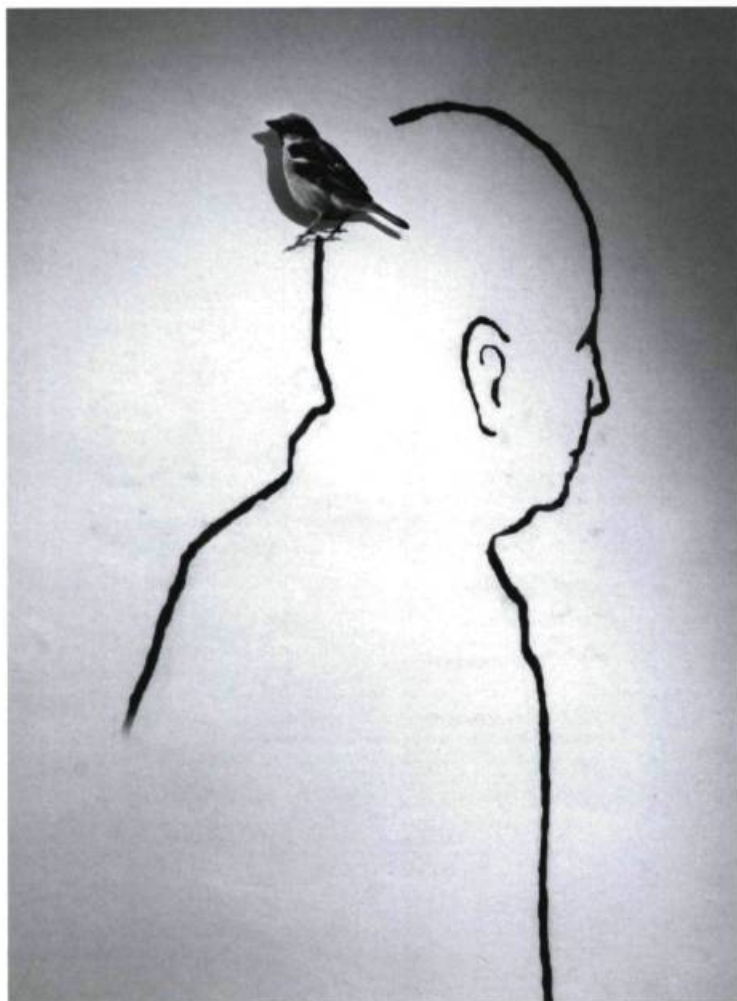
Les oiseaux de Caroline Gagné, qui sont déposés avec musicalité sur un fil tendu finement entre deux murs, jouent une ode à la fragilité des êtres et à la petitesse de la vie. Au-dehors, les oiseaux me semblent si lourds sur les cordes à linge tricotées pêle-mêle entre les bâtisses. De fait, je me demande si ce sont ces milliers d'enchevêtrements de cordes qui retiennent tout en place. Je fabule. Cette ville pourrait-elle être un théâtre de marionnettes à l'horizontale, finalement ? Pas de cordes à linge, pas de Havane. Tous ces fils font liens : comme les « morceaux choisis » dans ce texte, ils retiennent les choses et s'entrecroisent. Cette ville est magnifique, tissée d'incompréhension et de poésie. Nous l'avons traversée en marchant sur des fils au-dessus de la fente, nous avons été artistes funambules, acrobates d'un autre monde jouant de nos propres idéologies.

Malgré toutes nos interprétations du monde depuis ces dix jours et les réflexions qui continuent de se corder depuis notre retour, ce pays est le plus fascinant. Cette ville où je déambulais naïvement pendant dix journées m'a dévoilé sa lourde poésie, son dynamisme, son ingéniosité et sa profonde humanité. L'être humain est un être humain, Cuba est un pays intérieur et plein. Un endroit où l'on vit pratiquement en vase clos du reste du monde, non pas de l'humanité. Un lieu qui est à l'intérieur de l'humain, un voyage au centre du Nous. L'art en boîte n'étant possiblement pas le meilleur moyen d'explorer ce territoire pour en comprendre les combats, il reste quand même un moyen de réflexion. Les objets se transportent,

les idées aussi. Il s'agissait d'un échange : les artistes cubains sont venus au Québec avec des idées et sont repartis avec des œuvres. Nous sommes arrivés à Cuba avec des œuvres et repartis avec quelques idées. Les funambules se sont croisés, sur deux lignes parallèles. ■

Notes

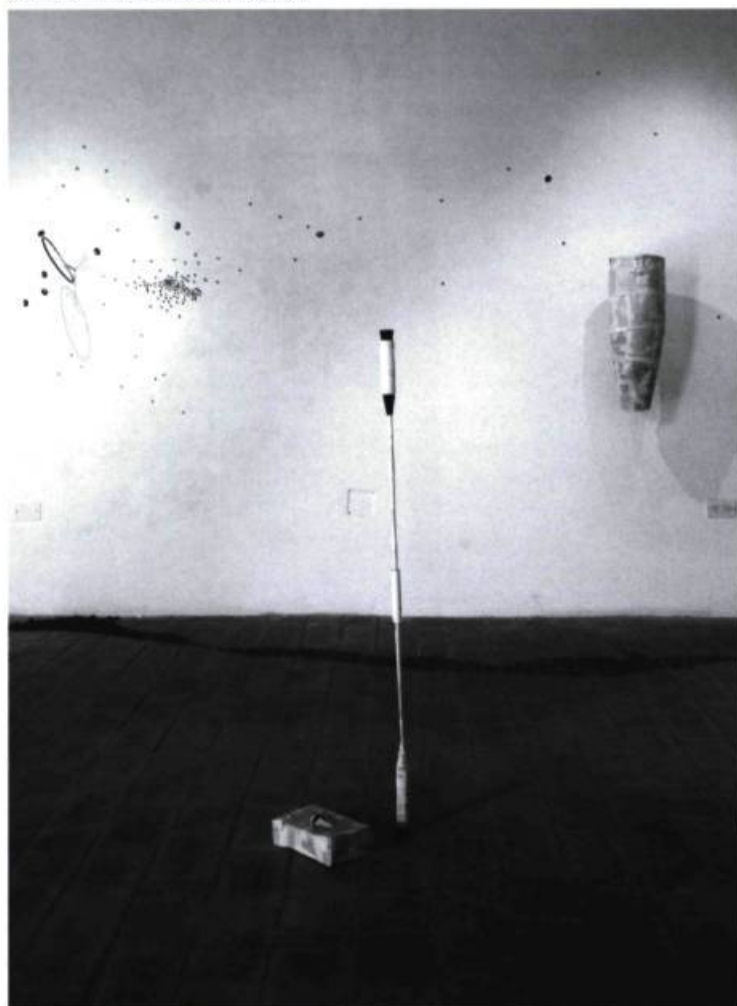
- 1 Artistes invités (en ordre alphabétique) : Patrick Altman, Francis Arguin, André Barrette, Guy Blackburn, Carl Bouchard, Henry Louis Chalem, Claudine Cotton, Jean-Pierre Demers, Hélène Doyon, Érick D'Orion, Martin Dufrasne, Cindy Dumais, Murielle Dupuis Larose, Caroline Gagné, Diane Landry, Sylvie Larouche, Simon-Pier Lemelin, Richard Martel, Paryse Martin, Christian Messier, Francis O'Shaughnessy, James Partaik, Jean-Claude St-Hilaire, Carlos Ste-Marie, Julie Andrée T, Yves Tremblay, Mathieu Valade. Accompagnateurs : Sonia Boudreau, Jean-François Dugas, Geneviève Fortin, Vicky Sabourin, Guy Sioui Durand.
- 2 En conférence de presse, Nelson Herrera Ysla, critique d'art et commissaire au Centro Wilfredo Lam, utilise cette expression du « premier monde » pour nous mettre en situation face à notre hôte. Il fait ainsi allusion à l'idéologie désuète des trois mondes qui avait cours avant la chute du mur de Berlin (*Conferencia de prensa*, 12 de marzo a las 10 am, Centro de Desarrollo de las Artes Visuales)
- 3 Constantin Cavafis ou *Kavafis* (1863-1933), poète grec contemporain connu, entre autres, pour son poème *La ville*.
- 4 « Pour la première fois de notre vie, nous étions témoins d'un bonheur qui avait été conquis par la violence. » (Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Paris, Gallimard, 1963. Texte écrit à la suite du voyage de Sartre et Beauvoir à Cuba en 1960.)
- 5 Après ce même voyage, Jean-Paul Sartre écrit *Ouagan sur le sucre* (*Uragano sullo zucchero*), publié chez France-Soir (1960) Ce « texte-reportage » aurait été suivi d'*Ouagan sur le sucre II*, le début d'un livre sur Cuba qu'il n'a pas achevé.
- 6 Stéphane Audeguy : « Les concepts saisissent dans le réel de quoi s'en assurer la maîtrise. » Professeur, artiste et écrivain français, Audeguy est l'auteur de *La théorie des nuages* (Gallimard, 2005) et *Petit éloge de la douceur* (Gallimard, 2007).
- 7 « L'homme est un oiseau sans ailes » est un proverbe arabe.
- 8 Conseil donné dans les guides du voyageur *Lonely Planet* et *Guide du routard*.
- 9 « Le souvenir commence avec la citatrice » (Émile Chartier, *Propos sur l'éducation*, essai sur la pédagogie (1932), Paris, P.U.F., 1967, 202 p.) Chartier, dit Alain, était essayiste et philosophe français (1868-1951)
- 10 L'exposition est proposée en deux lieux : La Phototeca et le Centro de Desarrollo.
- 11 Le Lieu (Québec), La chambre blanche (Québec) et Séquence (Saguenay).



CAROLINE GAGNÉ / L'OCCUPANT (DÉTAIL)



HENRI LOUIS CHALEM / ULYSSE ET LES CHANTS DES SIRÈNES



GUY BLACKBURN / ON S'EST TROMPÉ D'ÉTOILE



ANDRÉ BARETTE / ŒUVRE DE LA SÉRIE ALL U CAN EAT



CLAUDINE COTTON / GRAND CORPS À L'AIR LIBRE